

Silvia Migdalek, Argentine

L'offre psychanalytique et la fin de l'analyse

En lisant le premier envoi que le CAOÉ¹ a diffusé avec l'annonce de la Troisième Rencontre internationale d'École, j'ai ressenti un « nouvel » enthousiasme. Dans ce premier prélude, signé par Albert Nguyên, on lit des affirmations fortes et décidées. Dans la justification du titre et le développement des axes d'argumentation, il y a une décision politique en jeu, écrire les premières esquisses par où va transiter le débat qui prochainement va réunir à nouveau notre communauté constituée des Forums et de l'École.

Qu'est-ce qui nous convoque ? « La psychanalyse, ses fins, ses suites ». Il est désormais possible de faire une mise en série et une évaluation des résultats de l'expérience de notre École : la passe, le passeur, l'AE, l'AME, les cartels de la passe, la post-passe, etc.

L'enthousiasme dont j'ai parlé plus haut provient, il me semble, du fait que j'ai trouvé un nouvel accent, quelque chose de l'ordre d'un nouveau dire invitant au débat et à la réflexion. Nous allons débattre à propos des fins. À mon avis, les cartels de la passe sont une partie importante pour le fonctionnement de l'École, comme lieu d'élaboration et de production de ce qu'on a pu extraire des fins d'analyse dans l'expérience de la passe et, ce faisant, lieu de transmission pour la communauté d'École. Mais aussi, cette Troisième Rencontre est encadrée plus précisément par l'ouverture épistémique et clinique se produisant dans l'œuvre de Lacan durant la décennie des années 1970.

Dans le premier prélude, on nous indique – ici réside l'accent – que l'accent est mis, cette fois, sur ce qu'on dénomme « une positivation de la fin de l'analyse », c'est-à-dire de ce qu'on attend de la fin d'une analyse, comme un résultat, une satisfaction de la fin, comme

1. CAOÉ : Collège d'animation et d'orientation de l'École.

affect positif de conclusion. Lacan parle de la satisfaction qui marque la fin de l'analyse. On reviendra sur ce point.

Je me demande quel est l'effet de cet accent de positivation de la fin sur l'offre du traitement qu'on fait dans la psychanalyse. Qu'est-ce qu'on offre ? « L'offre est antérieure à la requête d'une urgence qu'on n'est pas sûr de satisfaire, sauf à l'avoir pesée. »

L'offre de la psychanalyse coexiste aujourd'hui avec les caractéristiques de notre temps. On peut en mentionner quelques aspects, une culture dans une profonde crise de divers ordres : économique, des valeurs, des paradigmes, éthique, etc. En fait, celle-ci ne devrait pas être un obstacle au développement du travail analytique, bien au contraire ; la psychanalyse s'est développée et a pris son essor en temps de crise. Temps où les conditions structurales du malaise que la civilisation impose aux sujets étaient tendues au maximum : après la Première Guerre mondiale pour Freud et ses disciples, pendant la Seconde Guerre mondiale pour l'école anglaise, après la Seconde Guerre mondiale et l'exil des Européens aux États-Unis, à la fin des années 1960 en France. Et dans mon pays, l'Argentine, la consolidation, la croissance et le développement de la psychanalyse locale ont eu lieu simultanément avec le début d'une époque obscure pleine d'horreur. Ce sujet a provoqué maints débats intenses, à propos du rôle des institutions analytiques et de l'analyse même en ces temps noirs de notre histoire. Je pense que ces débats ont constitué un refuge.

Ce qui caractérise aussi notre temps, c'est que nous assistons à une prolifération d'offres de traitements des « malaises psychiques », lesquelles proviennent de divers champs et pratiques discursives, quelques-unes réfractaires à l'éthique et aux interventions analytiques. Pour nous c'est une obligation éthique d'explorer les dimensions et les raisons de cette situation parce qu'il est nécessaire de délimiter la portée et l'efficacité de notre pratique dans la civilisation d'aujourd'hui.

De plus, il me semble décisif de travailler sur le thème de l'offre analytique car il y a toujours une idée implicite dans l'offre : comment penser la fin de l'analyse, même si on l'ignore ? Mieux vaut donc ne pas l'ignorer mais la soupeser par les résultats de l'expérience et pouvoir préciser ce qu'elle est comme discours dans la civilisation.

Il me semble donc que, dans l'École, la passe est l'offre la plus contraignante que puisse faire une institution analytique.

Pour Lacan, « la question reste de ce qui peut pousser quiconque, surtout après une analyse, à s'historiser de lui-même ² », à rendre compte du surgissement du désir et à prendre le relais survenu comme fruit de cette expérience. Mais, en visant clairement un au-delà de la fin par la voie des mirages de la vérité menteuse, tout ça, dit Lacan, « n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse ³ ».

Il s'agit, comme il est dit dans la présentation d'Albert Nguyên, « d'une fin autrement engageante que les négativités de la structure, les affres de la castration ou la religion du trou ». L'accent mis jusqu'ici sur la perte, ou sur ce que j'étais, ou bien encore sur là où je suis tombé, change, et alors on peut rencontrer et espérer une satisfaction en termes d'une mutation par l'affect.

Ce que l'on vient de mentionner mériterait de longs développements. Le thème de la satisfaction et le statut de l'affect doivent être examinés. De quelle satisfaction s'agit-il ? On sait la connexion de ce terme avec la pulsion ; la satisfaction est le but de la pulsion, et les pulsions, « c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire ». Et l'idée de la mutation par l'affect, à quelle place structurale vient-elle ? Évidemment, ce n'est pas l'affect d'angoisse comme signal du réel, comme bouchon, comme défense. La phrase de Lacan dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » est complexe : « Le manque du manque fait le réel, qui ne sort que là, bouchon. Ce bouchon que supporte le terme de l'impossible, dont le peu que nous savons en matière de réel, montre l'antinomie à toute vraisemblance ⁴. »

Il me semble que la vraisemblance suppose la scène, le fantasme, la vérité menteuse. Il y a là un réel en jeu, mais est-ce tout ? Ce réel antinomique à toute vraisemblance résonne-t-il comme affect de satisfaction de la fin ?

Pour conclure, je voudrais rappeler une conférence de presse à Rome, avant le VII^e Congrès de l'EFFP, au cours de laquelle Lacan est intervenu avec « La troisième ». C'était en 1974, temps fort de son interrogation à propos de la fonction du réel dans la clinique, et deux

2. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 572.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 573.

ans avant le texte de la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* ». Poussés par les apports de Colette Soler, nous y avons trouvé le second modèle de la passe proposé par Lacan, que nous avons signalé précédemment.

Lors de cette conférence de presse, Lacan répond avec génie et finesse aux questions de ses interlocuteurs. Il tente de montrer entre autres choses le traitement du réel que font la religion et la science, dans leurs différences avec le réel qu'on trouve dans l'expérience analytique. Lacan n'est pas optimiste quant à l'avenir de la psychanalyse, notamment par la pente qu'elle peut prendre à se transformer en une religion, au sens où celle-ci n'arrête pas de sécréter du sens, et il ne pense pas que cela soit par le biais de son enseignement. « Si la religion triomphe ça sera le signe que la psychanalyse a échoué. » De la science, il dit : « C'est une position impossible, tout à fait également, seulement elle n'en a pas encore la moindre espèce d'idée. »

Lacan conclut : « L'analyste, lui, c'est tout à fait autre chose. Il est dans une espèce de moment de mue. Pendant un petit moment, on a pu s'apercevoir de ce que c'était que l'intrusion du réel. L'analyste, lui, en resta là. Il est là comme un symptôme, et il ne peut durer qu'à titre de symptôme. À force de le noyer dans le sens, dans le sens de la religion bien entendu, on arrivera à refouler ce symptôme. »

Il est intéressant de mettre en perspective ces réflexions de 1974 avec celles de 1976 de la Préface, dont Lacan, en reconnaissant le fait que la psychanalyse a changé depuis sa fondation par Freud, fait affirmation – et ceci nous occupe aujourd'hui – concernant le nouveau statut de l'inconscient qui se révèle différent du réel de l'inconscient, qu'est « l'inconscient réel ». Tout cela fera sûrement partie de nos débats et ce n'est pas sans enthousiasme.

Juillet 2011.

Traduction : Maricela Sulbarán.

Bibliographie

LACAN, J. « Actes de l'École freudienne de Paris », VII^e Congrès à Rome, Conférence de presse, éd. Petriél, 1974.

LACAN, J. *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome (1975-1976)*, Paris, Seuil.